

— "Imprudente ! dit-il, tout rouge de colère, ... Tu m'oses insulter, misérable éphémère ! Sais-tu que j'ai hanté l'Iroquois, l'Algonquin, Le Huron, le Sioux, et l'immortel Champlain Dont les deux continents se disputaient la gloire ; De cent féroces tribus, vu la sanglante histoire ; Que j'ai connu le Rat, le plus grand des guerriers. Et que j'ai barboté dans les plus vieux boubiers ? Et sans plus de respect pour mon dos séculaire, Toi, vil être d'un jour, à peine sur la terre, ... Sur lui tu l'ébattrais ! ... Tu m'oses provoquer ! Mais sais-tu que je puis d'un seul coup te croquer ?" ...

— "Vénéralable crapaud, lui répondit la belle, Vous êtes, par ma foi, d'une humeur trop cruelle ; A votre âge, monsieur, cela n'est pas séant ; De grâce, calmez-vous, et parlons sensément. Peut-être, de mille ans, surpassez-tu mon âge, Mais comment passas-tu ce temps, illustre sage ? Accroupi, ramassé dans le creux d'un caillou. Tu coulas tes beaux jours dans cet ignoble trou, Sans jamais des crapauds, tes proches et tes frères, Partager les labeurs, soulager les misères. Tu hantais l'Iroquois, ... mais du fond d'un ruisseau, Quand le Rat combattait, ... à l'abri d'un roseau Tu comptais les blessés. Est-ce beaucoup de gloire D'avoir vu de bien loin, sans danger, la victoire ? Je suis jeune, il est vrai : mais déjà j'ai connu Le travail et l'amour, le plaisir, la vertu, Je suis mère, déjà ; pour ma progéniture, Je travaille écoutant la voix de la nature, Courant, sautant, volant, et n'ayant de repos, Que je n'aie amassé la charge de mon dos. Si pour faire le bien, de ton cerveau rebelle Tu ne peux rien tirer, sers au moins d'escabelle. Au soleil tu brillais d'un éclat mensonger, Et vers toi j'accourus ; mais c'est assez flâner, Je retourne au travail, riant de ta colère, ... J'ai des aîles, vois-tu ; ... cours après l'éphémère... ?" L'insecte s'envola. Le reptile à l'instant, De rage plein, dit-on, mourut en écumant.

A quoi sert la science
L'âge et l'expérience
Si ce n'est pour le bien ? Les talents sont un prêt :
A Dieu le capital, au prochain l'intérêt.

N'est-il pas sur la terre
Maints bipèdes larngeux,
A l'encolure fière,
Bien plus lâches que vieux ;
Dormant sur leur avoir, au milieu de leur vie ;
A l'heure du danger, laissant là leur patrie,
Quand ils sont bien repus ; mais crevant de fureur
Quand la jeunesse veut pour eux avoir du cœur ?

CHS. LABERGE.

Les Plaines d'Abraham et leurs Monuments.

Le nom de Plaines d'Abraham se donne dans notre histoire à tout ce vaste plateau qui s'étend sous les remparts de Québec et qui se termine au sud par une côte abrupte et dentelée de petites anses sur le St. Laurent, et de l'autre par un coteau moins élevé qui le sépare de la vallée de la rivière St. Charles.

Le nom biblique, que porte cet endroit à jamais célèbre, n'a qu'un rapport très-éloigné avec le père des hébreux ; il lui vient d'un certain Abraham Martin, qui possédait autrefois une partie de cette étendue de terre et qui ne songeait guère à se faire connaître de la postérité (1).

Si du reste il n'était point si remarquable au point de vue histo-

(1) Abraham Martin dit l'Écossais, pilote, acquit par donations du 10 octobre, 1648, et du 1^{er} février, 1652, vingt arpents de terre d'Adrien Duchesne, et par concession de la compagnie de la Nouvelle-France, le 16 mai, 1650, douze autres arpents. Sa terre était renfermée entre la rue Ste. Geneviève, qui descend vis-à-vis du cimetière protestant ; la rue Claire-Fontaine, qui passe devant l'église St. Jean ; la grande rue Saint Jean et une ligne suivant la crête du coteau Ste. Geneviève et se terminant à la descente nommée côte d'Abraham. Les deux premiers baptêmes qui sont inscrits dans les registres de la paroisse de Notre-Dame de Québec, sont ceux de deux enfants d'Abraham Martin et de Marie Langlois, son épouse. Un autre de leurs enfants, Charles Amador, fut le second natif du Canada appelé à la prêtrise, et il fut nommé chanoine à l'érection du chapitre de Québec. Outre ces renseignements, on trouve dans les *Notes*, sur les registres de Québec,

rique, ce lieu ne laisserait point que de mériter une grande réputation par la beauté du paysage que l'on y découvre. Deux grandes voies parallèles le parcourent, l'une du côté du St. Laurent, l'autre du côté de la rivière St. Charles ; la première s'appelle la *Grande-Allée* ou chemin St. Louis, l'autre le chemin de Ste. Foye.

La première passe le long d'un vaste champ de course, que le vulgaire connaît plus particulièrement sous le nom des *plaines* ; c'est là qu'à du se passer la plus grande partie de la première bataille.

De ce côté, les faubourgs n'ont pas encore envahi le plateau aussi loin que dans la direction de Ste. Foy. la Grande-Allée est à peine bordée de maisons d'un côté ; l'autorité militaire s'étant réservée de grands espaces, afin que l'on ne construise point trop près de la citadelle.

La vue n'y est point aussi étendue ; mais elle offre un coup d'œil plus singulier, surtout à l'endroit appelé *Battes-d-Nerou*, et qui fut longtemps le lieu des exécutions. De là, on voit une partie du bassin sans presque soupçonner l'existence d'une ville aussi grande que Québec, laquelle se trouve dérobée aux regards par les fortifications et les accidents du terrain. A peine quelques clochers et quelques toits de maisons révèlent-ils la présence de la vieille capitale. A gauche, le faubourg St. Jean se trouve en partie caché par la déclivité, et le faubourg St. Roch ainsi que la plus grande partie de la rivière St. Charles sont tout à fait invisibles. Les hauteurs de Lorette et de Charlesbourg, Beauport et la côte de Beaupré paraissent tout rapprochés, et il semble qu'en descendant une petite côte on se trouverait de suite au milieu de ces belles campagnes dont les champs de toutes les nuances, les bosquets et les riantes et blanches habitations forment un tableau à la fois doux et austère, couronné par les Laurentides aux teintes d'un bleu sombre, dont les gorges et les découpures indiquent les régions inhospitalières qui s'étendent entre les comtés de Québec et de Montmorency et la vallée du lac St. Jean.

Si, par un jour d'automne, vous suivez cette route, tandis que des troupes paraded sur le vaste champ de manœuvre au son des clairons, et que, dans cette partie du bassin de Québec, qui est visible un peu vers votre gauche, les blanches voiles de la *flotte d'automne*, se succèdent les unes aux autres ; vous devez sentir battre votre cœur et votre esprit s'exalter aux souvenirs historiques du 1759.

Le chemin de Ste. Foy offre un spectacle un peu différent. Il était moins facile peut-être avant l'érection du monument de 1760 de s'y absorber dans la méditation des événements passés. La route est bordée de nombreuses villas, et au-dessous s'étend la vallée riche et animée de la rivière St. Charles. Les populeux faubourgs de St. Roch et de St. Sauveur, leurs chantiers de construction, les cheminées de quelques usines que l'on découvre en avançant, nous ramènent à la réalité, au présent moins héroïque et plus industriel. Et puis l'on ne tarde guère à entrer dans le grand faubourg St. Jean, qui occupe précisément le site de la terre d'Abraham Martin.

Les deux combats du 13 septembre, 1759, et du 28 avril, 1760, ont occupé presque tout le plateau ; mais on peut dire que le premier s'est surtout livré sur le chemin St. Louis et le second sur le chemin Ste. Foy.

Chaque position a aussi son monument, l'un élevé en l'honneur de Wolfe, à l'endroit même où il succombait, l'autre en l'honneur des braves de 1760, à l'endroit où se livrait le plus fort de la bataille, sur le site du moulin de Dumont.

Chacune de ces deux mémorables journées semble avoir eu sa mission providentielle.

Le combat du mois de septembre récompensait l'audace de Wolfe, châtiait les infamies du règne de Bigot et des autres manieurs d'argent, et soustrayait le pays au châtement terrible que la France elle-même allait subir pour l'immoralité et l'impunité de ce siècle.

Le combat du mois d'avril était une belle revanche accordée au petit peuple fidèle et valeureux que le désastre de l'année précédente avait si cruellement désolé ; c'était le couronnement, utile seulement au point de vue moral, de toutes les inutiles victoires remportées dans les campagnes précédentes ; c'était, enfin, un dernier titre de noblesse ajouté à tous ceux qui devaient nous concilier l'estime et le respect de nos vainqueurs.

Mais cette seconde bataille, plus considérable sous quelques

par M. Ferland, que la postérité d'Abraham Martin, sans être aussi nombreuse peut-être que celle de son patron, s'étend aujourd'hui sur une très-grande partie du pays. N'y a-t-il point aussi une bien singulière coïncidence dans les noms de l'Écossais et de Langlois, portés par les premiers possesseurs d'une terre sur laquelle les troupes anglaises et écossaises devaient plus tard jouer un si grand rôle ?